

**Postface de Wilfred Schiltknecht
spécialiste de la littérature alémanique, critique littéraire**

Il existe trois versions successives de *La Panne* : une pièce radiophonique (1955), un récit (1956) et une comédie (1979). Elles s'achèvent différemment. Le pessimisme croît pour atteindre l'issue la plus noire. Un thème insondable, la justice, entraîne des variations étincelantes. Elles s'inspirent largement de la langue. Le terme désignant en allemand le tribunal a une signification double : en cuisine, il signifie un mets. Cette ambiguïté permet d'enrichir le récit et de concilier finement l'humour et le sens : la justice elle aussi se consomme.

Dans une introduction qui tient en deux pages et donne une première justification du titre, le narrateur engage la polémique sur la notion de l'application de ce mot *panne en* se référant à son temps. Il brosse de son époque un raccourci provocateur : Dieu a quitté la scène, aucune nécessité ne s'impose. Il n'est plus de héros ni de grands desseins, les existences paraissent interchangeable. A l'écrivain en quête de sujets et de valeurs, il ne reste que l'accidentel, l'humanité au quotidien. Là seulement, dans les aléas d'une vie ordinaire, peut surgir une réponse.

Comme le monde, le récit est donc régi par des pannes. Parce que sa luxueuse voiture refuse de servir et qu'une fête villageoise ne laisse aucune chambre libre dans les auberges, un représentant en textiles, depuis peu fondé de pouvoir, trouve accueil dans la maison d'un vieillard. Convié au repas du soir, il se trouve en présence de quatre aïeuls grotesques et déguste avec eux des mets et des vins exquis. La vitalité de ses hôtes et le jeu dans lequel ils l'invitent à tenir un rôle le surprennent encore davantage. Ces juristes à la retraite, reprenant leurs anciennes fonctions de procureur, déjugé et de défenseur, se constituent en tribunal. La place de l'accusé, par coutume, revient au visiteur.

Pris de court, mais bientôt ravi, celui-ci accepte, et aussitôt, à son insu, le procès commence. Amené à répondre d'une accusation qui lui paraît d'abord insensée, le prévenu finit par se trouver en fâcheuse posture. Loin de s'en inquiéter, il prend goût à des débats que l'alcool rend de plus en plus fraternels et s'en réjouit davantage encore que de sa réussite sociale. La subtilité du crime qu'on lui impute le valorise, il se découvre une identité nouvelle. Condamné à la peine capitale, il acquiesce, le repas s'achève dans l'enthousiasme. Mais au matin, outrepassant les limites du jeu dans une atroce méprise, il exécute la sentence.

La panne ultime venue gâcher le banquet place le lecteur, choqué lui aussi par la soudaineté d'un drame si totalement imprévu, dans la position des vieillards et l'engage à poursuivre leur enquête. A lui de revivre pour interroger, avec une vivacité et une curiosité insatiables et délicieuses, une destinée humaine qui défie la raison. A lui de sonder, chez un homme qui a toujours vécu dans les compromissions et la relativité des valeurs de son époque, l'abîme ouvert par un éveil de la conscience qui lui fait entrevoir soudain une vie autre, responsable et fondée sur la véracité.

Le récit entoure cette découverte de soi-même et de l'autre d'une atmosphère jubilatoire. L'entrain et l'humour du narrateur, les saveurs fortes d'une écriture qui exalte le plaisir de conter et de vivre, convient à la fête.

Extrait de *Le chien, Le tunnel, La panne*
Friedrich Dürrenmatt
éd. Zoë, coll. bilingue « Biface », 1998